

Anne Guilbault

la **C***our*

roman

pour
Otto Ganz,
Pierre,
Jean, Gertrude,
Louis, Cinthia et
Béatrice Pitchounette

Maelström

René décide de mourir. Il n'est plus qu'un poids. La paralysie s'insinue dans tous ses os en partant de la bosse de son dos. Cette bosse lui pèse. Encore plus que la vieillesse. Cette bosse le tue.

René décide de mourir. Ce ne sera pas dur. Il n'a qu'à ne plus manger. Il cachera sa nourriture dans un sac de plastique sous son oreiller. Quand il sera seul, il videra le contenu par la fenêtre.

René exécutera tous les jours un aller et retour de moins que la veille entre les deux chaises postées près de son lit. Ce qu'il reste de ses muscles fondra à vue d'œil. Il sera enfin libre.

Je suis assis dans le creux de mon arbre, entre les racines. Tous les jours je m'assois par terre en écrasant des brins d'herbe. Je m'adosse au tronc de l'arbre. Il a un trou dans le tronc qui est de la grosseur de la bosse que j'ai dans le dos. Je rentre ma bosse dans le trou. Je pense plus à ma grand-mère qui dit : «J'va's aller m'tirer en bas du pont» chaque fois qu'elle trouve la vie trop ennuyante. Je peux réfléchir à d'autres choses moins déprimantes. L'arbre soutient ma colonne. Les feuilles me font de l'ombre. Mais là elles sont petites. On est juste au mois de mai. Quand je regarde le soleil à travers les branches, je peux dire l'heure qu'il est parce que le soleil change de place à chaque heure. À midi, je peux pas le voir. Alors je sais qu'il est midi. À deux heures, il est coupé en deux par la grosse branche du haut. Ma grand-mère me croit pas quand je lui dis que je devine l'heure d'après le soleil.

J'arrache un brin d'herbe. J'en arrache un tous les jours. Je le choisis toujours au hasard parce que ma grand-mère m'a dit que la mort tombe toujours au hasard, sans discrimination. J'en arrache pas plus qu'un par jour parce qu'il en resterait plus dans deux mois sinon. Je tire dessus celui que j'ai choisi. La plupart du temps je prends le plus vert. Je tire tranquillement. Pour pas le casser. Parce qu'après je mâche le petit bout blanc de la racine. Je le mâche un peu puis je le lance plus loin. Ou alors je le glisse dans ma poche. Je le regarde devenir vieux. Deux, trois jours, puis il est tout pâli. C'est comme les cheveux blancs. Les gens arrachent leurs premiers cheveux blancs pour se faire accroire qu'ils vieillissent pas. Ma mère faisait ça. Je m'en souviens. Après, elle est partie pour oublier son passé.

C'est l'heure de mon entraînement. Tous les jours, beau pas beau, je cours en partant de l'arbre pour aller toucher le

hangar, puis après le contraire. L'après-midi, Edda me transporte au pied de l'arbre, à cause de l'escalier, ensuite, c'est moi qui décide quand est-ce que je fais mes vingt allers-retours. Je peux pas rentrer avant d'avoir fini. Elle me regarde par la fenêtre de la cuisine. Elle me surveille et elle compte mes pas. Je le sais. Je la vois qui lève les doigts pour me dire combien de fois je dois toucher l'arbre encore, combien de fois avant qu'elle m'apporte mon verre d'eau avec du citron dedans, combien de fois avant que je puisse à nouveau rêver en paix entre mes racines. Tous les jours, c'est pareil. C'est toujours le même hangar, le même arbre, la même grand-mère qui me guette comme un chien de garde. Une chance que des fois les saisons changent. Ça fait changement de courir dans la neige ou dans les feuilles mortes.

Le jeudi c'est mieux. Le jeudi, c'est le jour de Douce et de son odeur de pivoine. Elle parle jamais, Douce. Elle a donné sa langue au chat mais je sais pas lequel. Si j'ai de la chance, je la verrai se mettre de l'essence de parfum entre les cuisses et dans le cou quand elle aura fini de laver le plancher. Pour s'enlever l'odeur d'encaustique.

Douce a vingt ans. Je lui ai demandé. Elle m'a montré avec ses doigts. Vingt ans. Elle met pas des collants comme ma grand-mère. Elle a des bas aux cuisses, avec des porte-jarretelles. En plus, ses cheveux sont tellement longs qu'ils balaient le plancher si elle penche la tête en arrière. Quand elle lave le plancher à genoux, elle les tresse et les attache sur sa tête. Dans ce temps-là elle fronce les sourcils parce que sa tête devient trop lourde. J'ai jamais vu des cheveux aussi pâles. Non. Une fois je me suis approché pour les voir de plus près. Je pensais qu'ils étaient blancs comme les cheveux des vieux. Mais non, ils sont blonds, avec des fils d'or mêlés au travers. J'ai pas eu beaucoup de temps pour admirer parce

que quand Douce s'est aperçue que j'étais là, elle a renversé son seau d'eau sur le plancher propre. Elle a crié. Une chance qu'elle est muette, sinon je serais sourd maintenant, en plus d'être infirme.

J'avale le vent. J'en avale tellement que j'ai le souffle coupé. Le vent me gonfle les joues puis l'estomac. On dirait que je pourrais m'envoler.

J'avale le vent. Je marche jusqu'au hangar. C'est dur, marcher contre le vent, mais l'hiver, c'est encore pire. L'hiver, de gros flocons fondent dans mes yeux quand je m'entraîne. Je pleure et je vois presque rien. Mais je connais le chemin par cœur. Je m'enfonce jusqu'aux genoux dans la neige. Quand j'arrive à l'arbre, je sors de ma poche le glaçon que j'ai cassé avant de partir. Je le suce parce que j'ai soif. L'hiver, Edda m'apporte pas mon verre d'eau dehors. Non. Quand je veux rester plus longtemps dehors, je suce un glaçon pour calmer ma soif.

Je vois mon visage dans le miroir de ma chambre. J'ai les cheveux noirs et les yeux noirs. Je regarde le portrait suspendu au mur. Ma mère. Elle m'a donné à Edda quand j'ai eu cinq ans. Je l'ai plus jamais revue. Tantôt, Edda m'a dit que j'avais droit à une journée de congé de mon entraînement parce que ma mère vient de mourir. J'ai pas pleuré quand Edda m'a dit que ma mère était morte. Non.

Et c'est pas parce que ma mère est morte que j'ai le droit de négliger mon entraînement. Non. De toute façon, le soir, c'est moins long. Juste sept allers-retours entre le lit et la chaise. Edda dit que c'est pour me « maintenir ».

Il pleut encore. Il pleut toujours au mois de mai, ce qui m'empêche de faire mon entraînement dehors. Ce qui me tient loin de mes racines. Je suis assis sur le bord du lit. Je regarde mes petites jambes qui pendent dans le vide. Et mes pieds plats. Faut que je porte des chaussures orthopédiques. Je les hais. Et la bosse dans mon dos. Et le silence dans toute la maison. Je lance le cadre et le sourire d'Edda sur le mur. Ça produit un drôle de son. J'agrippe le dossier de la chaise près du lit. Dans la maison, l'arbre et le hangar sont remplacés par deux chaises. Je vais m'entraîner puisqu'y a rien d'autre à faire. Non. Je fais pas les allers-retours pour faire plaisir à Edda. J'ai pas peur d'elle, même si je sais qu'elle est en bas, dans la cuisine, et qu'elle compte les pas que je fais dans le grenier. Si le compte y est pas, elle montera me rejoindre. Elle me soulèvera dans ses bras. Elle me plantera debout, au milieu de la pièce. J'aurai plus qu'à avancer ou à me laisser tomber par terre. Sauf que si je me laisse tomber par terre, elle me relèvera. Inlassablement. Jusqu'à ce que je complète mon trajet.

* * *

Je mange vite. L'heure des repas, c'est un supplice de trop moi je trouve. Entre chaque bouchée, je bois de l'eau minérale. Edda me regarde manger. Elle me sert une deuxième portion. Elle me gave. Elle croit qu'on grandit proportionnellement à la quantité de nourriture qu'on avale. Des fois, par exemple quand le soleil est doux ou quand y a du vent dans l'arbre, je me mets à espérer que cette vieille peau me regarde gentiment. Ça arrive jamais. Non. Même pas deux petites minutes, même pas deux secondes. Elle me voit, mais je suis pas vraiment dans son regard. Une fois, elle m'a dit : « Si tu fais tout ce que je veux, personne aura pitié de toi quand tu seras grand. » Mais si seulement elle avait un tout petit peu pitié de moi de temps en temps, rien qu'un chouïa, peut-être que j'aurais moins envie de lui cracher ma nourriture au visage. Si elle avait un peu pitié de moi, elle aurait peut-être

l'air moins sèche. Je devrais l'arroser toute avec mon eau minérale. Son visage sec, ses mains sèches, ses cheveux secs, ses ongles cassés. Peut-être que la pitié, il faut qu'on l'arrose pour qu'elle pousse.

Et si j'enfonçais mes ongles dans l'écorce de l'arbre. Et si je la grattais. En dessous de l'écorce, y aurait la peau. Ensuite, je ferais venir un orage. Avec du vent et du tonnerre et des éclairs. La peau de l'arbre boirait toute l'eau de la pluie. À un moment donné, l'eau pourrait plus pénétrer dans la peau de l'arbre parce qu'il aurait trop bu. Oui. Il aurait trop bu.

Je déchire un morceau d'écorce. La peau est blanche en dessous. Je gratte avec l'ongle. L'arbre a soif parce que je gratte longtemps avant de sentir un peu d'humidité. Depuis une semaine, il a pas plu. Non. Mon arbre a soif. Je vais lui donner à boire. J'ouvre ma braguette. Toute l'eau minérale que j'ai bue au dîner a gonflé ma vessie. J'arrose toutes les racines. Pendant longtemps. Je suis la pluie.

Aujourd'hui, pendant que je faisais mon trajet entre l'arbre et le hangar, un garçon aux cheveux roux est passé dans la rue. Il m'a salué d'une main. Juste comme je tournais la tête dans sa direction. Quelqu'un d'autre qu'Edda et l'arbre sait maintenant que j'existe. Mon cœur bat jusque dans ma bosse. Je suis certain que mon cœur bat jusqu'en haut de l'arbre, à travers le tronc. Le ciel est très bleu à travers les branches. Ça me fait sourire. Je tourne la tête vers la rue. Le rouquin de tout à l'heure va peut-être repasser aujourd'hui, qui sait, ou demain. Il est quatre heures. Si je m'assois au pied de l'arbre tous les jours à quatre heures, logiquement, je devrais le revoir passer. Logiquement.

J'ai attendu longtemps d'être assez grand pour me suspendre à la branche la plus basse de mon arbre. J'ai lu quelque part que des tractions pouvaient favoriser la croissance. Je lève les bras. Je sens l'écorce juste au bout de mes doigts. Je m'étire sur la pointe des pieds. J'atteins pas encore la hauteur réglementaire. Il me manque quelques centimètres encore, mais j'ai tout prévu. J'ai apporté un tome de l'Encyclopédie Universelle. Je monte dessus. Je sens enfin la branche de l'arbre dans les paumes de mes mains. J'agrippe le bras de l'arbre. Je donne un coup de pied sur le livre. Il trempe dans la bouette. Je me laisse balancer dans les airs. Le sang me monte à la tête. Je vole.

Les muscles de mes bras tremblent. Je persévère, comme dirait Edda. Le temps de compter jusqu'à vingt. Rendu à quinze, je vois Edda avec le visage caché en arrière de son appareil-photo. Son maudit appareil qui surveille mes exploits. Elle termine la photo. Elle me rattrape juste comme le chiffre vingt sonne dans ma tête puis que mes mains glissent de la branche. Il va falloir que je recommence sinon mon exploit vaut rien. Je voulais pas qu'Edda me rattrape. Non. Fallait pas.

Ce matin-là, René décide de mourir. Cette pensée le rend heureux. Il regarde ses deux chaises faites du bois de son arbre, avec une fleur gravée dans le haut des deux dossiers. Elles sont près du lit. Il étend le bras pour les toucher. Il caresse un dossier. Il tâte une fleur. Quand il sentira que le moment approche, il fera un aller et retour entre les chaises. Entre les deux vestiges de son arbre. Il en trouvera la force. Ce sera assis sur l'une d'elles qu'il rendra l'âme. Ce sera assis contre son arbre qu'il mourra. Ce sera assis qu'on le trouvera. Et non étendu dans ce lit où de plus en plus les images le désertent.

Le ciel est sombre. Il est trois heures trente de l'après-midi. Faut pas que l'orage arrive avant quatre heures. Je me balance entre ciel et terre. Mes mains ont de la corne à force de tenir ma branche. J'entends le tonnerre mais je lâche pas ma branche. Non. Je dois pas perdre de vue le bout de rue entre le hangar et la maison. On devrait démolir le hangar ; il bouche mon champ de vision. Peut-être que la tempête est un signe que je verrai aujourd'hui le Rouquin.

Trente secondes de suspension. Je peux m'asseoir. Je ramasse un bout de bois qui traîne dans l'herbe. C'est un morceau de l'arbre. Je sors mon canif de ma poche. Je sculpte une petite figure dans le bois. Entre chaque coup de couteau, je lève la tête vers la rue. Les coups de tonnerre sont de plus en plus proches. Tous les gens sont partis se cacher.

Edda sort en courant de la maison : « Rentre. Les arbres attirent la foudre. »

Je la regarde. Elle continue. « Tu vas tout' être trempé en lavette pis tu vas attraper une pneumonie comme ta pauvre mère, pis c'est encore moi qui va être pris' pour te soigner ! » Non. Je rentre pas tout de suite. Pas question. Faut encore que je me suspende avant de rentrer. Mon entraînement est pas complété. Je me lève. J'agrippe ma branche. Mes bras sont lourds. Je suis une feuille d'arbre ballottée par le vent. La pluie me fouette. Deux mains s'emparent de moi. Elles m'arrachent à la branche comme un fruit pourri. Le vent souffle fort. Edda me transporte vers la maison. Je me raidis mais ça sert à rien et je le sais très bien. Je le fais pour la forme. On peut m'emmener n'importe où. Comme un sale chien, comme un sac de vidange. Pas plus lourd qu'un oreiller, je suis. J'entends les enfants qui sortent de l'école. Je suis sûr que le Rouquin va passer aujourd'hui. Je me débats. Je crie. J'enfonçe les dents dans la chair de ma grand-mère.